

Échos des Hauts-Plateaux [HP056]

Les grandes gueules



Les grandes gueules

Al Nath

Pour celui-là, j'avais hésité. Finalement, il m'avait fait pitié plutôt que de m'agacer et je l'avais pris à côté de moi. Pas toujours évident de gérer ces grandes gueules de citadins. On avait beau les connaître. Il fallait quand même se les farcir.

Pour les connaître, on les connaissait. Chaque année, on en avait un bel échantillon avec ceux qui faisaient les malins lorsqu'ils venaient passer leurs vacances à la campagne¹ – en fait, pas plus loin que le premier patelin en quittant la ville vers les Hauts-Plateaux. A peine quelques kilomètres.

Pratiquement tous les adolescents du village étudiaient aux écoles de la ville. Beaucoup de villageois s'y rendaient pour y travailler. Mais pour ces *magneûs d'pèlotes*², nous étions tous des paysans. On se grandit comme on peut.

Et, bien sûr, ils nous prenaient de haut alors qu'ils arrivaient à peine à se payer les modestes chambres que nos familles mettaient en location estivale à un prix plus que modéré.



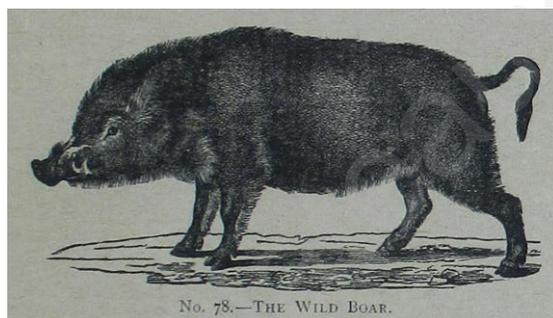
L'année d'avant, un de ces jeunes citadins était venu faire un tour en forêt avec mon groupe habituel de marcheurs. C'était le cousin d'un de ceux-ci. Pas moyen de le refuser. Mais on pouvait espérer qu'il se tienne tranquille.

Que nenni. Il connaissait tout. C'est tout juste s'il ne m'indiquait pas, à moi qui guidais le groupe, par où je devais aller alors qu'il n'avait jamais mis les pieds dans l'Hertogenwald. Il n'avait peur de rien, surtout pas des sangliers, ce qui me donna une idée.

Tout d'abord, une bonne mise en condition.

¹ Cf. "Les vacances sur place", **HP044** (août 2018) en <http://www.hautsplateaux.org/hp044_201808.pdf>.

² Mangeurs d'épluchures, surnom donné aux Verviétois. Un autre sobriquet, plus désobligeant était *magneûs d'crèvés tchèts*, mangeurs de chats crevés.



Le sanglier d'après "Picture Natural History" publié en 1869. [Domaine public]

Tout en cheminant, toutes les histoires de sangliers que je connaissais y passèrent. Sans oublier mes propres expériences puisque je m'étais déjà fait charger plusieurs fois par ces êtres parfois irascibles – surtout les laies encore accompagnées de jeunes marcassins qu'elles voulaient protéger.

Ben tiens, c'était justement la saison.

Et tout en cheminant, je me dirigeais dans cette profonde forêt vers un endroit où nous étions tombés nez à groins avec un groupe de sangliers lors d'une de nos ballades nocturnes³. Après quelques grognements, les masses sombres s'étaient éclipsées. Elles avaient été peut-être plus surprises que nous par la rencontre. Mes compagnons de marche, qui avaient vécu l'incident, prirent alors le relais de l'histoire en rajoutant quelques détails émotifs.

Et tout en cheminant, nous arrivions à cette vaste fougeraie en sous-bois, cet endroit où aiment se réfugier en journée les cochons sauvages. Rien n'impressionnait notre gaillard. En apparence du moins. Un regard en coin me révéla que notre *vantrin sin cawètes*⁴ était désormais en queue de groupe, et armé d'un grand bâton ...

³ Cf. "Noctambules", **HP049** (janvier 2019) en <http://www.hautsplateaux.org/hp049_201901.pdf>.

⁴ Vantard. Littéralement: tablier sans cordons.

Il ne pipait plus mot en abordant les fougères. Pour ma part, et avec un clin d'oeil discret aux habitués, j'avais adopté l'attitude d'un gars en alerte et qui était prêt à tout.

Le hasard, ce hasard qui fait parfois bien les choses, fit que, au milieu du silence général, un craquement se fit entendre en avant de nous. C'était bien trop gentil pour avoir été provoqué par un sanglier, mais, dans le calme de la forêt, tous les petits bruits paraissent amplifiés.

Instinctivement, je marquai un arrêt, me tournai pour rassurer le groupe et vis alors notre grande gueule en train de détailler. On le rappela et il nous ficha la paix pour le reste de la promenade.



Cette année-là, ce tout jeune citadin m'avait fait pitié. Il était inquiet, parfois au bord des larmes, tellement l'environnement où il évoluait lui était étranger. Et allez donc savoir ce qu'on avait bien pu lui raconter pour l'effrayer à ce point.

Les questions qu'il posait sur les *bêêtes* qui pouvaient nous menacer étaient dignes d'un film d'horreur, en tout cas révélatrices d'une totale ignorance sur la vie de la forêt.

"Reste près de moi", lui dis-je. "Normalement, il n'y a pas de danger ici. Mais, si jamais un animal survient, fais exactement ce que je te dirai. De toutes façons, tu as fait tellement de bruit que nous ne risquons pas d'en voir pour un moment."

Vous avez certainement remarqué combien les gens anxieux du silence génèrent sans arrêt des décibels pour le masquer le mieux possible.

Mais il était évident que sa curiosité d'enfant ne demandait qu'à pouvoir observer des bêtes. Il se tint donc tout près de moi, ses pas dans les miens, s'accrochant de temps à autre aux pans de ma veste.



Dès que l'occasion se présenta, son éducation commença par les oiseaux. D'abord, cette belle sittelle qui, la tête vers le bas, tournait autour d'un tronc d'arbre en en picorant l'écorce. Il eut ensuite le bonheur de trouver une petite plume bleue de geai. Il s'habitua à leurs cris en en comprenant le rôle⁵. Et ainsi de suite.

Il se calma petit à petit, se familiarisant au milieu, heureux des nouvelles choses qu'il découvrait et sur lesquelles il posait maintenant des questions à voix basse.

Lorsque je le sentis apaisé et mûr pour une étape plus ambitieuse, je me dirigeai vers une clairière où j'avais souvent vu du gros gibier. Le vent était contre nous, favorable donc, et je recommandai au groupe d'être totalement silencieux. Le gamin était collé à moi. J'avais même l'impression qu'il retenait sa respiration.

Mes jumelles confirmèrent la présence d'une tache brune, probablement un chevreuil. Des petits buissons mélangés à des *pteridia aquilina* [fougères aigles] protégèrent notre approche. Chacun évitait de marcher sur des brindilles. Leurs craquements auraient pu trahir notre présence. C'était un beau mâle, avec des bois à plusieurs pointes, broutant dans la clairière.

Soudain, il se douta de quelque chose, releva la tête et se mit à aboyer, émettant ce cri sonore répétitif destiné à effrayer un intrus. Le gamin se blottit contre moi et sa main se crispa sur mon genou. "Ne crains rien", lui dis-je, "c'est lui qui est inquiet et il cherche à savoir qui nous sommes."

Le gamin se détendit et chercha mes yeux. Les siens étaient remplis d'une reconnaissance silencieuse. Dorénavant, il aimerait la forêt.



[Illustrations en couverture et sur cette page © Auteur]

⁵ Cf. "Lès ritchàs", HP025 (janvier 2017) en <http://www.hautsplateaux.org/hp025_201701.pdf>.